

— Eh, sire de Morvaz ! à quoi vous sert-il de lever vos bras vers le ciel ? C'est votre cœur qu'il faut tourner vers Dieu, notre Juge et notre Père à tous. Si vous avez eu le malheur d'offenser sa justice, ne croyez pas avoir pour cela perdu tout droit à sa miséricorde. Il ouvre ses bras au pécheur repentant, il accueille avec amour ce que les hommes repoussent souvent avec dédain. Je vous en prie : vous qui avez imité l'enfant prodigue dans ses folies, imitez-le aussi dans son retour. Souvenez-vous qu'il y a une joie immense au ciel pour tout pécheur qui se convertit.

Le vieil endurci écoutait avec avidité les paroles de Roselle ; il semblait qu'elles eussent le pouvoir de calmer les douleurs de son corps, et celles, plus grandes encore, de sa conscience.

— Le trait a porté, ô fille de Gislebert ! répondit-il. Ta voix m'a fait une blessure qui ne se fermera plus. Je jure à la face de Dieu et de tous ceux qui m'écoutent, que je ferai pénitence de mes péchés. Je rendrai aux églises les biens que je leur ai pris ; je dédommagerai les veuves et les orphelins que j'ai faits ; j'irai, la corde au cou, aux pieds de l'évêque, pour lui demander l'absolution de mes censures, et je vivrai désormais en bon chrétien et en léal chevalier. Et c'est à toi, enfant, c'est à toi, après Dieu, que je serai redevable de ce bienfait. Reçois-en d'ici mes actions de grâces. Et, si le ciel prête vie et force à mes vieux ans, je ne désespère pas d'aller au Saint tombeau joindre mes prières aux tiennes. Que le Ciel te protège, ange de paix et d'innocence ! Je voudrais que mon anathème fût levé, pour t'introduire dans ma demeure, et te faire voir comment Jean de Morvaz sait réparer un tort et traiter ceux qu'il estime et qu'il aime.

La chronique raconte que l'excommunié tint parole. Après avoir fait lever ses censures, il vendit tout ce qu'il possédait, du prix répara ses injustices, donna le reste aux pauvres, et partit pour la Terre Sainte. Dans une des Cyclades, il se mit au service des pestiférés, contracta lui-même la maladie, et mourut, victime de sa charité : réparant ainsi, par une fin héroïque, les longues iniquités de sa vie.

Quant à Roselle, rendant grâces à Dieu d'un événement si inespéré, elle reprit son chemin, en compagnie du troubadour. A chaque occasion elle distribuait en largesses l'or qu'elle avait reçu, prétendant qu'elle se débarrassait ainsi de deux dangers permanents : les voleurs et l'avarice. Mais en réfléchissant sur ce que le sire de Morvaz lui avait dit relativement à son père, elle n'en pouvait rien conclure ; elle y voyait moins un indice sur lequel elle pût compter, que la vague réminiscence d'une tête troublée par les remords et affaiblie par les ans.

XXXVII

ANTIOCHE

Raymond de Poitiers, comte d'Antioche, attendait beaucoup des croisés. Redoutant la puissance de Sanguin, satrape d'Héliopolis, qui venait d'em-

porter Édesse, et surtout celle de son frère cadet, Nouredin, qui menaçait Antioche, il comptait sur les secours de Louis de France pour refouler l'ambition de ses terribles voisins. Ses raisons d'espérer étaient d'autant plus grandes que la reine Éléonore était sa nièce. Aussi fut-il dans une grande joie, quand il apprit que le roi se dirigeait vers sa capitale. Bien que réduite des trois quarts, l'armée chrétienne était encore puissante ; les chevaliers qui la composaient étaient la fleur de la noblesse française, et les épreuves mêmes qu'elle avait subies, l'avaient, pour ainsi dire, rendue invincible.

A peine la nouvelle que le roi approchait se fut-elle répandue, que toute la population, clergé en tête, se rendit au-devant de lui. Les bannières religieuses mêlées aux étendards chevaleresques, cette multitude immense formée en procession, ces chants joyeux, ces prélats et ces prêtres en vêtements sacerdotaux, cette foule de guerriers couverts d'armures étincelantes, donnaient à l'entrée du prince une pompe vraiment extraordinaire. Et si les habitants d'Antioche saluaient avec joie la venue de leurs libérateurs, ceux-ci, à leur tour, n'éprouvaient pas moins de satisfaction à trouver enfin un terme, une halte, au moins, dans leur pèlerinage, et l'espoir de réparer, au sein de l'abondance, de si cruelles et de si longues privations. Aussi leur présence devint-elle l'occasion d'une série de fêtes non interrompues. La population française d'Antioche s'empressait autour de ses compatriotes ; ce n'étaient que festins, danses et tournois ; jour et nuit, la ville retentissait de chants joyeux et de cris d'amour, au milieu desquels, nous devons le dire, les pèlerins de la croix oubliaient un peu trop le but de leur mission.

Raymond de Poitiers prodiguait, surtout, les réjouissances à sa cour. Il était fier d'avoir pour hôtes les plus vaillants barons de France. Antioche voyait alors dans ses murs une foule de femmes renommées par leur naissance ou par leur beauté, en particulier la comtesse de Toulouse, la comtesse de Blois, Sibylle de Flandres, Maurille, comtesse de Roussy, Talquery, duchesse de Bouillon, que nous avons déjà mentionnés plus haut, et beaucoup d'autres qu'il serait long de nommer. Mais toutes s'effaçaient devant la reine Éléonore, la nièce du noble comte : princesse gracieuse, vive, belle, spirituelle, dont Constantinople avait admiré les charmes, et qui était restée sans rivale dans la brillante cour de Manuel Comnène. Malheureusement, comme nous l'avons déjà dit, Éléonore était plus portée à la galanterie qu'à la piété. Et le plaisir de triompher par sa beauté, l'amour des louanges et de l'encens ne trouvaient que trop d'aliments dans cette atmosphère embaumée de la cour. Tous les yeux étaient fixés sur elle ; l'admiration de tous en avait fait comme le centre de toutes les fêtes, l'âme de tous les plaisirs ; c'était l'astre enfin autour duquel gravitaient tous les autres. Rien d'étonnant alors à ce que le plaisir eût fait voler sa tête et séduit son cœur.

Le comte d'Antioche jouissait d'autant plus des triomphes de sa nièce, qu'il comptait sur elle, comme